

PIERRE SAUREL

Le réseau des filles perdues



BeQ

Pierre Saurel

IXE-13, l'espion play-boy # 017

Le réseau des filles perdues

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 737 : version 1.0

Le réseau des filles perdues

Collection *IXE-13, l'espion play-boy*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Quand on s'ennuie

Lorsqu'on occupe un haut poste, lorsqu'on travaille pour son pays, lorsqu'on est devenu un attaché d'ambassade ou un diplomate, la vie n'est pas toujours gaie, loin de là.

Ces hommes doivent souvent faire d'énormes sacrifices.

La plupart du temps, ils doivent s'expatrier, s'installer dans un autre pays.

Plusieurs personnes aimeraient voyager, plusieurs personnes aimeraient visiter des pays inconnus, être reçues comme des personnages importants. C'est le beau côté de la médaille. C'est un côté qu'on peut aimer pendant un an ou deux.

Mais par contre, on finit par s'ennuyer. On

voudrait garder ses amis. On s'établit dans un pays, on est heureux, puis, soudain, on vous rappelle, on vous envoie ailleurs.

Enfin, quelques-uns des ces hommes qui ne s'appartiennent plus, sont mariés.

Souvent, ils doivent vivre séparés de leur famille, du moins, pendant un certain temps.

Ils se rendent dans un autre pays, ils doivent voir de quelle façon leur famille pourrait y vivre puis, ils doivent attendre d'être assuré d'occuper ce poste pendant quelques mois, avant d'y déménager leur famille.

Il arrive assez souvent qu'au bout d'un an ou deux, c'est un nouveau déménagement.

Il arrive également que ces hommes deviennent une proie facile pour les espions ennemis.

Il est facile de se faire amis avec eux, puisqu'ils souffrent d'ennuis.

Ces hommes connaissent souvent des secrets importants, ils sont au courant des décisions que prennent entre eux, les chefs des gouvernements

et ces décisions doivent demeurer secrètes.

Les espions et surtout les espionnes, ont beau jeu.

Un homme n'est pas fait pour vivre seul.

Un homme a besoin d'amour, un homme a besoin d'une présence féminine près de lui.

Lorsque l'employé est garçon, il est plus difficile de s'attaquer à lui. Il flirtera volontiers mais souvent, il sera à la recherche de son idéal, de celle qui pourra partager le reste de ses jours.

Mais si l'employé est marié, si son épouse est dans un autre pays, il finit par s'ennuyer terriblement.

Et cet homme ne cherchera qu'une aventure temporaire et c'est alors qu'il tombera entre les griffes d'une espionne.

Il commet la bêtise, il perd la tête, puis on le menace de chantage, on le menace de briser sa carrière.

Et pour éviter que ce scandale éclate, l'employé fournira, tout d'abord, un renseignement sans importance.

Il fait maintenant partie de la roue d'engrenage, cette roue qui tourne et qu'on ne peut plus arrêter.

Après un secret insignifiant, on demande quelque chose de plus important, on demande quelques fois des documents.

Et l'employé ne peut plus revenir en arrière.

Il est pris à la gorge, il doit obéir. Et bien souvent, il est tombé amoureux d'une de ces filles fort habiles, et il ne veut pas la perdre.

Alors, s'il refuse d'obéir, on le dénonce.

C'est, la plupart du temps, la fin de sa carrière lorsque ce n'est pas la prison. Prévenue, son épouse se sépare de lui. L'homme perd tout, son honneur, sa famille, c'est la déchéance.

Dans le but d'éviter ça, il devient un véritable espion, il accepte de servir une puissance étrangère.

Le Service Secret est au courant de tout ça.

Malheureusement, le service de contre-espionnage ne peut surveiller tous les diplomates, tous les employés d'ambassade qui viennent

s'établir au Canada.

De temps à autre, on réussit à arrêter une fille, on l'accuse d'être une espionne.

Mais comme le disait le Major Lanthier :

– Ça ne donne pas grand-chose, arrêter une fille. Elle ne parle pas et on sait bien qu'elle n'est qu'un petit accessoire, qu'elle est loin d'être un chef de réseau. Ces filles ne font ça que pour de l'argent, pas autre chose.

Edmond Lartigues était Français, il travaillait pour le compte de l'ambassade de France.

Et on lui avait proposé de se rendre au Canada.

Edmond, comme la plupart des étrangers, avait beaucoup entendu parler du Canada, depuis l'Expo.

Cette terre qu'il croyait si lointaine, qu'il croyait habitée en majorité par des Indiens, il venait de la découvrir.

Les journaux avaient beaucoup parlé de l'Expo, de son succès.

Mais les journaux avaient également parlé du Canada, de son progrès, de Montréal, sa Métropole.

– C'est une des villes les plus modernes du monde.

Il s'en voulait lui, un attaché d'ambassade, d'avoir si peu connu le Canada.

– D'un autre côté, ce n'est pas tout à fait notre faute. Les Canadiens ne faisaient pas suffisamment de publicité sur leur pays. Quand on nous offrait des souvenirs, venant du Canada, c'étaient toujours des objets fabriqués par des Indiens. Lorsqu'on nous montrait des photos, on ne voyait que des montagnes, que de la neige et des policiers fédéraux à cheval, la police montée.

Edmond n'avait pu se rendre à Montréal, pour y voir l'Expo.

Il était à ce moment dans un autre pays.

Mais lorsqu'on lui proposa de l'envoyer au Canada, il accepta avec empressement.

– Je veux tellement connaître ce pays. J'aurais tant voulu voir l'Exposition.

– Vous pourrez presque voir cet expo, l'été prochain, puisqu'on va conserver la plupart des pavillons.

Edmond était surtout fatigué de ne pas vivre à la française.

Dans les pays où on l'avait envoyé, il vivait évidemment avec les autres employés. Mais autour de lui, les gens parlaient une langue étrangère, vivaient d'une façon qu'il ne connaissait pas.

Pourtant cette expérience lui avait été profitable.

Marié et père de deux enfants, Edmond avait vécu un certain temps aux Indes.

Et même si ses enfants étaient encore tout jeunes, ils parlaient déjà deux ou trois langues en plus du français.

– Mais si je vais au Canada, je vais pouvoir élever mes enfants dans leur langue maternelle.

Il savait que Montréal était la seconde ville française du monde.

On avait beaucoup parlé du caractère français

du Canada.

– Est-ce que j’y demeurerai longtemps ?

– Probablement. Allez tout d’abord, faire un court stage. Si ce pays vous plaît, si vous voulez y installer votre famille, on vous trouvera un poste et vous pourrez y demeurer durant de longues années.

– Merci.

Mais déjà, il était profondément déçu.

Il se présenta aux bureaux de l’ambassade.

Et c’est avec le cœur plein d’espoir qu’Edmond Lartigues arriva à Ottawa.

Il n’était au Canada que depuis une quinzaine de minutes et il perdait ses illusions.

Dès sa descente de l’avion, on était venue à sa rencontre.

Mais Edmond avait dû se rendre à l’immigration.

Là, on lui avait posé quelques questions. On s’était adressé à lui en anglais.

Il avait fallu faire un appel afin de trouver un

employé parlant le français.

Il y en avait, mais ils étaient fort peu nombreux.

– Et moi qui croyais...

Et dans la voiture qui le menait à l'ambassade, Edmond avait regardé autour de lui.

Il n'avait que Montréal dans la tête et voilà qu'il se retrouvait à Ottawa, une ville très peu commercialisée, la ville des employés du gouvernement.

Et chaque fois qu'il voyait une affiche, une annonce de magasin, cette annonce était rédigée en anglais.

– Pourtant, on a dit que le Canada était un pays bilingue.

Il avait fait cette remarque à haute voix.

Et l'homme qui était venu à sa rencontre, déclara :

– Vous êtes déçu, tout comme moi, mon cher Lartigues. je puis même vous dire que pour moi, c'était encore pire.

– Comment ça ?

– Aujourd’hui, on accepte le français. Lorsque vous parlez français, dans un restaurant, on cherche à vous répondre. Mais autrefois, on vous regardait comme un objet rare, un objet exclusif. Et si vous ne parliez pas anglais, vous ne pouviez même pas vous faire servir. Heureusement, il y a beaucoup de progrès.

– C’est quand même très décevant. Moi qui croyais arriver dans un pays français.

– À part la province de Québec, Lartigues, le reste du Canada est anglais, il ne faut pas se faire d’illusions.

– C’est pour ça qu’on parle de séparer la Province de Québec du reste du Canada ?

– Ce n’est pas exactement ça. Québec parle de se séparer. Mais le reste du Canada veut garder cette Province et on fait des efforts pour sauver le pays.

– C’est vrai ?

– Certainement. La province de Québec est une des plus prospères, une des plus riches du

Canada. Ses habitants de descendance française sont un apport pour le reste du Canada. Qu'arrivera-t-il ? On l'ignore, mais maintenant, la roue tourne et si le Québec ne se sépare pas, il faudra que le reste du Canada apprenne à vivre dans les deux cultures.

– Mais en attendant, dans les restaurants, autour de l'ambassade, il me faudra parler en anglais.

– Hélas !

– Et les enfants ? Y a-t-il des écoles françaises ?

– Oui, il y en a ici, en Ontario, mais elles sont assez rares et il sera difficile d'y faire inscrire vos enfants.

– Et moi qui me faisais une joie de m'installer au Canada.

Lorsque les patrons de Lartigues furent mis au courant de son désappointement, on lui donna quelques recommandations.

– Si le pays vous plaît, Lartigues, nous allons immédiatement inscrire votre nom sur une liste

d'employés qui aimeraient vivre au Québec.

– Vous pouvez faire ça ?

– Oui, mais ça peut prendre un certain temps avant que l'on vous trouve un poste.

– En attendant ?

– En attendant, nous vous conseillons, si ça ne vous fait rien, de demeurer un peu plus loin de votre travail, de vous installer à Hull.

– Où est-ce ?

– C'est la ville de l'autre côté de la rivière, juste en face. Vous traversez le pont et vous êtes rendus dans le Québec.

– Hull est une ville française ?

– Une ville à la majorité française, oui. Vous pourrez vous y retrouver beaucoup mieux.

Edmond accepta avec empressement.

On lui donna quelques adresses et il se rendit à Hull où demeuraient, déjà, plusieurs employés du gouvernement canadien.

Plusieurs de ses voisins parlaient le français.

Quelques-uns, de nationalité anglaise, pouvaient également s'exprimer dans sa langue.

Enfin, il y avait des écoles françaises un peu partout.

– Je pourrais m'établir définitivement ici. Mes enfants seraient élevés dans un milieu, peut-être pas entièrement français, mais dans un milieu bilingue.

Cependant, à son bureau, on lui conseilla de ne pas précipiter les événements.

– Il se peut que nous ayons quelques postes dans le Québec.

– À Montréal ?

– Oui, et aussi, à Québec même. C'est une ville qui vous rappellera encore plus la France. Alors, attendez avant de communiquer avec votre famille. Si réellement, vous aimez vivre à Hull, eh bien ! il n'y aura aucun problème et vous pourrez faire venir les vôtres.

Mais même si Lartigues avait réussi à se faire des amis, il s'ennuyait.

Il ne se rendait à Hull que pour se coucher.

Souvent, il devait travailler le soir.

Aussi, il devait manger dans les restaurants d'Ottawa. Il devait faire ses emplettes dans les boutiques d'Ottawa.

– Et presque toujours, excepté à mon travail, je dois parler anglais. Je suis très déçu.

Et il demanda qu'on lui cherche un poste au Québec, d'autant plus, qu'ayant eu quelques jours de congé, il se rendit à Montréal.

Il visita cette ville moderne, il aima son caractère français.

– Il y a bien de l'anglais, c'est sûr, mais on peut quand même se faire comprendre en français, partout.

Pour l'instruction des enfants, il n'y avait aucun problème.

Enfin, il y avait à Montréal de forts groupes d'émigrés français. Souvent, on organisait des réunions, des fêtes.

– Nous allons vous surprendre, Lartigues, mais ici même à Montréal, dans des parcs, dans des cours, vous verrez les Canadiens jouer à la

pétanque lorsque l'été arrivera.

– C'est merveilleux, on se retrouve un peu chez nous.

Mais en attendant qu'il y ait un poste vacant, Lartigues dut retourner vivre à Ottawa et à Hull.

Et il s'ennuyait, s'ennuyait de son épouse, de ses enfants, s'ennuyait de vivre seul.

Edmond Lartigues se considérait un bon époux, même si parfois, on le disait volage.

Il aimait les jolies filles, il aimait flirter et il lui était arrivé, surtout lorsqu'il était loin de chez-lui, d'avoir eu quelques aventures.

Sa femme s'en doutait sûrement.

Mais ces aventures n'avaient pas de suite et Edmond revenait à son épouse, toujours aussi amoureux qu'autrefois.

D'ailleurs, madame Lartigues faisait tout pour conserver l'amour de son mari.

Elle avait maintenant quarante ans, mais elle surveillait sa ligne. Elle allait régulièrement chez le coiffeur et au salon de beauté.

Elle avait déjà eu une opération à la figure. On lui avait effacé toutes les rides et bien des gens lui donnaient à peine trente ans.

Fervente du sport, elle avait su se conserver en pleine forme et des filles de vingt ans n'avaient pas autant de vitalité qu'elle.

Une bonne s'occupait des enfants et madame Lartigues travaillait.

– Vivre seule, ce n'est pas gai. Je ne pourrais pas y résister si je ne travaillais pas.

Et quand Edmond revenait au pays après quelques mois d'absence, il retrouvait son épouse, toujours aussi jeune, toujours aussi jolie.

– Je suis un homme privilégié.

Mais tout de même, cet homme trouvait le temps long, cet homme s'ennuyait et quand on s'ennuie... on peut commettre des bêtises.

II

Aventure amoureuse

Edmond Lartigues avait été retenu à son bureau. Il passait maintenant une heure et il n'avait pas encore pris son repas du midi.

Ses camarades étaient allés manger et comme il lui arrivait souvent, Edmond devait s'y rendre seul.

Heureusement, il connaissait un petit restaurant où l'employée parlait le français et où la cuisine était excellente.

Il ne pouvait y aller très souvent car le restaurant était trop petit et toujours rempli à pleine capacité.

– Mais à cette heure-ci, j'aurai probablement plus de place.

Il se trompait. Au restaurant, quelques clients

attendaient pour obtenir une table.

– Ce ne sera pas très long, monsieur, plusieurs personnes attendent pour manger. Vous êtes seul ?

– Oui.

Lartigues savait que c'était plus difficile d'obtenir une table lorsqu'il était seul.

Certains clients détestaient manger en face d'étrangers et évidemment, on plaçait les couples lorsqu'une table se vidait.

Derrière Lartigues se trouvait une jeune fille. Elle devait avoir entre vingt et trente ans et était excessivement jolie.

Ses cheveux étaient très noirs, son teint olive et elle avait un petit air exotique.

Lorsqu'il se retourna, la jeune fille lui sourit.

– Vous travaillez à l'ambassade française, n'est-ce pas ?

– Oui.

Lartigues avait vu cette jeune fille. On n'oublie pas facilement une telle beauté.

– Vous aussi ?

– Non, je travaille près de là et je vous ai vu quelques fois dans les restaurants. Vous étiez avec des camarades.

– Vous êtes Canadienne-française ?

– Oui et vous Français, n'est-ce pas ?

– Juste.

À ce moment, la jeune dame qui plaçait les clients s'avança :

– Êtes-vous ensemble ? J'ai une table pour deux.

– Vous acceptez de manger en ma compagnie ?

– Oh ! certainement, monsieur.

La jeune fille semblait très heureuse.

On les conduisit à la table. Lartigues, comme tous les Français, était excessivement poli.

Il aida la jeune fille à enlever son manteau, et tira sa chaise et attendit qu'elle fut assise pour prendre place.

– Que j’aime donc ça.

– Quoi donc ?

– La galanterie française. Dans votre pays, la femme est portée sur la main, ce n’est pas comme ici. Vous voyagez dans les autobus ?

– Très rarement, je l’avoue, on me fournit une voiture.

– Eh bien ! dans les autobus, jamais on ne verra un homme offrir son siège à une dame et s’il le fait, neuf fois sur dix, c’est un étranger.

Au cours du repas, le couple apprit à mieux se connaître.

Lartigues avoua qu’il travaillait au bureau de l’ambassade.

La jeune fille lui annonça qu’elle se nommait Brigitte Pellerin.

– Je m’excuse, monsieur Lartigues, mais vous êtes marié ?

– Oui.

– Votre épouse est ici, avec vous ?

– Non, malheureusement, je suis seul. Je

m'attends à obtenir un poste, soit à Montréal, soit à Québec, alors, je pourrai la faire venir.

– Vous avez des enfants ?

– Deux.

– Ce doit être ennuyant, pour un homme, de vivre loin de sa famille.

– Oui, je l'avoue, bien souvent, je m'ennuie.

– Un homme n'est pas fait pour vivre seul, n'est-ce pas ? Vous devez trouver les soirées longues, toujours seul. C'est comme moi.

Lartigues ne put s'empêcher de rire.

– Ne me faites pas croire qu'une aussi jolie fille que vous, vous n'avez pas d'amis ?

– Je connais plusieurs garçons, si c'est ce que vous voulez dire. Mais lorsqu'on vit seule, nous recherchons beaucoup plus que de la camaraderie. J'aimerais trouver un ami sincère avec qui je pourrais converser, sérieusement, à qui je pourrais me confier. Mais les jeunes gens d'aujourd'hui ne songent qu'à s'amuser, à sortir et aussi, à aimer.

– Avouez que ce n'est pas désagréable.

Puis, il demanda :

– Comme ça, vous habitez seule ?

– Oui, j'ai perdu mes parents, ça fait plus d'un an, maintenant.

– Vous avez toujours habité cette région ?

– Non, j'habitais dans le Québec. Je suis secrétaire. Ma compagnie a une succursale ici alors, quand on m'a offert ce poste, j'ai accepté. J'avais trop de souvenirs dans le Québec. Ici, j'oublie plus facilement.

Elle soupira :

– Comme j'aimerais connaître quelqu'un avec qui je pourrais sortir, voir un spectacle de choix, du théâtre ou encore du ballet, j'adore ça. Mais ça intéresse rarement les jeunes d'aujourd'hui. Enfin, se rendre seule à ces spectacles, ce n'est guère intéressant.

– Comme vous avez raison.

Et Lartigues risqua :

– Si vous osiez quoi ?

– Souvent, il arrive qu'on m'invite à certaines soirées comme vous les aimez. On m'offre même des billets, mais je n'y vais pas. Je pourrais vous y inviter.

– Oh ! Monsieur, je ne sais vraiment pas...

– Pourquoi refuseriez-vous ?

– Je ne voudrais pas vous causer d'ennuis. Vous êtes mariés, moi, je suis fille et vous savez, les mauvaises langues...

– Mais il y en a partout. On trouve toujours le moyen de critiquer, vous savez. Nous pourrions peut-être devenir de bons amis. Vous êtes seule, moi aussi. Vous avez besoin d'un ami, d'un confident, moi aussi. Le hasard nous a réunis. Pourquoi alors, lutter contre ?

– Savez-vous que vous allez me convaincre ?

– Je l'espère. Tenez, nous ne nous connaissons que très peu. Si ce soir, je vous invitais à manger en ma compagnie. Je connais un bon restaurant français, de l'autre côté de la rivière. Nous pourrions y aller.

– Si je m'écoutais, je dirais oui tout de suite,

mais j'ai peur...

– Vous avez peur de quoi ?

– Il y a tellement d'hommes qui ne cherchent que l'aventure.

– Eh bien ! moi, vous pouvez être assurée que ce n'est pas ce qui m'intéresse.

– Disons que j'accepte pour ce soir, ensuite, nous verrons.

Elle donna l'adresse de son appartement et il fut entendu que Lartigues irait la chercher vers six heures trente.

Brigitte se montra fort intéressante, fine causeuse, très intelligente.

Lartigues, après le repas, l'emmena danser.

Brigitte avait une très belle robe, quelque peu décolletée et Lartigues pouvait constater qu'elle était fort bien tournée.

Lorsqu'enfin la soirée se termina, il alla la reconduire à son appartement.

Lartigues avait déjà rencontré bien des filles.

Et la plupart du temps, la soirée se terminait

de la même façon.

La fille accordait un baiser, puis invitait l'homme à son appartement.

Cette fois, cependant, le diplomate devait être déçu.

Il voulut prendre la jolie Brigitte dans ses bras. Il chercha à passer son bras derrière ses épaules.

Mais elle recula un peu, en souriant et lui tendit la main.

– Bonsoir, monsieur Lartigues, j'ai passé une soirée très agréable. J'espère, que nous pourrons nous revoir.

– Je l'espère aussi.

Elle descendit de voiture.

– Vous avez mon numéro de téléphone ?

– Oui.

Lartigues la regarda s'éloigner.

– Quelle fille ! Elle est distinguée et ce n'est pas une fille qui cherche une aventure. Elle est formidable.

Deux jours plus tard, il la rencontra à l'heure du dîner.

Ils mangèrent ensemble, causèrent longuement puis, il fut entendu qu'il irait la chercher le lendemain.

Et ce fut un autre repas et par la suite, on se rendit au spectacle.

Lorsqu'il la reconduisit, lorsqu'il chercha à l'embrasser, elle ne le repoussa pas, pas complètement.

Le baiser ne dura cependant qu'une seconde, un petit baiser, du bout des lèvres.

Il y eut une troisième sortie puis, une quatrième.

Brigitte se montrait presque toujours aussi distante.

Lors de cette quatrième sortie, lorsqu'il se présenta à l'appartement de Brigitte, la jeune fille n'était pas prête.

– Je m'excuse, Edmond, je voulais vous accompagner, mais j'ai un affreux mal de tête. Je croyais que ça passerait.

– Ne vous en faites pas, Brigitte, je comprends ça. Moi aussi, ça m'arrive d'être malade.

– Entrez, je vais vous servir un café. Vous partirez tôt et je me coucherai vers neuf heures, pour être en pleine forme, demain.

– Je ne veux pas vous fatiguer.

– Voyons, Edmond, puisque je vous invite.

Mais Lartigues se sentait troublé.

Brigitte portait un très beau déshabillé, un déshabillé qui montait jusqu'au cou et descendait jusqu'aux chevilles, donc, il ne pouvait être plus décent.

Mais ce déshabillé était de nylon et un peu transparent. Et quand elle était dans la lumière, il pouvait voir qu'en-dessous, elle portait un babydoll assez affriolant.

– Préférez-vous prendre un verre, un apéritif, puisque vous irez manger ?

– Non, un café, ça fera.

– Asseyez-vous ici.

Elle lui indiqua le divan. Elle prépara le café

et vint s'asseoir près de lui. Elle croisa la jambe et le déshabillé s'entrouvrit, mais Brigitte ne parut pas s'en rendre compte.

Ils causèrent pendant quelques minutes. Déjà, Lartigues songeait à partir pour lui permettre de se reposer.

– Si vous saviez comme je regrette, Edmond, vous m'en voulez ?

– Mais non, nous nous reprendrons.

Et comme il le faisait depuis la seconde sortie, il l'attira dans ses bras pour lui donner un court baiser.

Mais cette fois, le baiser fut plus long qu'à l'ordinaire, elle ne le repoussait pas, au contraire, elle l'embrassait avec passion.

Soudain, elle se dégagea.

– Excusez-moi, Edmond, vous allez m'en vouloir, n'est-ce pas ? Allez-vous-en, je vous en prie.

– Brigitte, qu'est-ce que vous avez ?

– Je ne sais pas, je me sens tellement seule,

j'ai tant besoin de quelqu'un près de moi. Je crois que je perds la tête. Partez, autrement, je pourrais faire des bêtises.

– Brigitte.

Il voulut la prendre dans ses bras.

– Non, Edmond.

Mais quand même, elle se laissa attirer. Il voulut l'embrasser, mais elle cherchait à l'éviter.

Bientôt, cependant, leurs lèvres se joignirent et Brigitte se montra encore plus passionnée que lors du premier baiser.

– Oh ! Edmond !

Il la tenait contre lui. Ses mains frôlaient le corps de la jeune femme. Seul, ce mince déshabillé la séparait de lui.

Il la sentit frissonner.

– Edmond, nous allons regretter, je n'aurais pas dû vous...

Il la fit taire par un nouveau baiser. Lorsque sa main glissa à l'intérieur du déshabillé, au lieu de le repousser, elle se colla contre lui en murmurant

son nom.

Elle ne lui résistait plus. Il caressait ce corps qu'il avait tant admiré.

– Chéri, murmura-t-elle.

Et elle commença à lui rendre ses caresses. Et bientôt, elle se dégagea pour lui demander :

– Vous continuerez à me voir, Edmond ?

– Vous me plaisez tellement, comment pourrais-je me passer de vous ?

– Attendez une seconde.

Elle se dirigea vers l'autre appartement qui lui servait de chambre.

– Edmond, venez ici.

Il s'avança dans la porte. La pièce était plongée dans la pénombre, mais il vit la forme de Brigitte étendue sur le lit. Elle lui tendit la main.

Lorsqu'il s'assit près d'elle, ce fut Brigitte qui l'attira dans ses bras.

– Aime-moi, Edmond, aime-moi, j'en ai tellement besoin.

Et Lartigues ne pensa plus qu'à cette belle fille qu'il avait tant désirée. Elle s'offrait à lui. Elle était amoureuse, elle était passionnée.

Et le couple s'aima longuement. Lorsque Lartigues quitta l'appartement de son amie, le jour commençait à poindre.

– Edmond, nous nous reverrons ? J'ai tant besoin de toi.

– Nous nous reverrons demain, Brigitte.

C'était le début d'une aventure amoureuse qui allait attirer bien des ennuis à Lartigues.

Brigitte était une experte.

Brigitte avait su manœuvrer pour ne pas éveiller les soupçons du diplomate.

Et Lartigues, petit à petit, était devenu amoureux d'elle. Il l'avait trouvée différente des autres femmes.

De plus, Brigitte ne demandait rien d'autre que d'être aimée.

– Elle est formidable.

L'aventure durait depuis plus d'un mois.

Brigitte se montrait toujours aussi amoureuse, toujours aussi passionnée.

Mais elle commença à lui poser passablement de questions sur son travail.

Sans se douter de rien, Lartigues répondait à ses questions. Il la mettait au courant de bien des choses.

– Ce soir, je dois travailler sur des documents importants, je ne pourrai pas venir te voir.

– Mais chéri, tu peux travailler ici. Tiens, tu te serviras de cette table. Je promets de ne pas te déranger... du moins, pas plus qu'une fois ou deux.

– Je t'adore.

– Alors, tu acceptes ?

– Impossible, je n'ai pas le droit d'apporter ces documents ailleurs qu'à mon appartement.

– Mais, le mien, c'est le tien. Tu es aussi en

sécurité ici que chez toi. Tu n'as pas confiance en moi ?

– Certainement.

– Alors, tu viendras ici ?

– Pour te faire plaisir.

Brigitte remplit sa promesse et laissa travailler Edmond. De temps à autre, elle s'approchait de lui, l'embrassait, le taquinait un peu, mais pas plus.

Mais vers dix heures, elle l'appela dans sa chambre.

– Viens, chéri, laisse ton travail, je m'ennuie de toi.

Il déposa son stylo sur ses feuilles.

Et il ne put s'empêcher de sourire en se rendant compte que la pointe de son stylo se trouvait juste sur le mot « amour ».

– Une coïncidence qui ne peut mieux s'adonner.

Le couple s'aima puis, brisé par la fatigue, Edmond dormit, oh ! peut-être une demi-heure.

Mais il avait encore du travail.

– Tu te lèves, mon amour ? Reste près de moi.

– Il faut que je travaille, je reviendrai te retrouver, repose-toi.

Edmond retourna dans l'autre pièce, alluma la petite lumière sur sa table.

Il allait prendre son stylo lorsque soudain, il s'arrêta.

– Ah ça !

Le stylo avait été déplacé.

Il était certain que ce stylo pointait vers le mot amour. Il avait été déplacé de plusieurs pouces.

– Mais comment se fait-il que...

Edmond demeura songeur.

Il était seul, seul avec Brigitte. Personne autre qu'elle ou lui ne pouvait avoir touché au stylo et par le fait même, aux documents.

– Elle se serait levée pendant que je dormais ? Elle aurait touché à mes documents ?

Il lui semblait que c'était impossible.

Mais soudain, Edmond se souvint de tout ce qui s'était passé depuis des semaines, depuis sa première rencontre avec Brigitte.

C'est dans un restaurant qu'il avait fait sa connaissance.

– Mais je me souviens, elle savait que je travaillais pour l'ambassade, mais oui, elle me l'a dit.

Puis, ces derniers temps, Brigitte l'avait passablement questionnée sur son travail.

– Pourquoi ?

Il lui semblait que c'était impossible. Cette fille si belle, cette fille qui avait si longuement hésité avant de se donner à lui, pouvait-elle être une espionne au service de l'ennemi ?

– Il me semble que ça ne se peut pas, pas Brigitte.

Mais Lartigues se devait de ne pas prendre de chances. S'il tombait entre les griffes d'une espionne, c'était la fin de sa carrière.

– Je dois en parler. Après tout, je n'ai pas trahi. Et ces documents, même s'ils sont

importants, ne sont pas ultra-secrets.

Puis Lartigues comprit son erreur.

Il n'avait pris aucun renseignement sur Brigitte. Travaillait-elle réellement comme secrétaire ? Était-elle orpheline ?

La décision de Lartigues était prise. Il allait parler de Brigitte, non pas à ses supérieurs, mais au service secret.

– Comme ça, mes patrons ne pourront me blâmer et les autorités seront prévenues.

II

Réseau de petites amies

Edmond Lartigues était allé voir le Major Lanthier, chef du Service Secret canadien.

– Je sais que j’ai agi en imbécile, Major. Je n’aurais jamais dû succomber à cette fille. Mais cela s’est fait si lentement, progressivement.

– C’est le travail d’une professionnelle, assurément. Une de ces filles perdues qui ne veulent pas devenir des prostituées mais, qui souvent, font pire qu’elles.

Lanthier demanda :

– Êtes-vous amoureux d’elle, monsieur Lartigues ?

– Non, je ne le crois pas. Elle est aguichante, elle m’attire, elle est passionnée, mais je suis toujours amoureux de mon épouse.

– Tant mieux, comme ça, ce sera moins difficile pour vous.

– J’aurais dû me douter de quelque chose. Au début, elle jouait la fille distante, timide, elle ne voulait même pas que je l’embrasse, puis quand elle a changé, ce fut entièrement différent. Elle est devenue passionnée et je dois avouer, quand j’y pense comme il faut qu’elle a une vaste expérience sur l’amour. Curieux pour une fille si timide.

– En effet.

Mais Lanthier reprit :

– Il ne faut cependant pas tirer les conclusions trop rapidement. J’avoue que cette histoire du stylo est assez troublante. Mais ne peut-il pas avoir roulé ?

– Si, mais il ne s’est pas déplacé de ce sens là, Major.

– Et vous dites avoir dormi ?

– Peut-être une demi-heure. Quand je me suis éveillé, Brigitte était près de moi, je ne me suis douté de rien.

Lanthier alors lui déclara :

– Vous allez continuer de la voir.

– Bien, Major, mais j'avoue que ce sera difficile d'agir de la même façon.

– Il le faut, Lartigues. Enfin, je veux que vous apportiez d'autres documents chez elle. Dîtes-lui qu'ils sont très secrets, puis arrangez-vous de façon à ce que vous sachiez si elle y touche.

– De quelle façon ?

– Oh ! il y en a des dizaines. Vous pouvez placer un simple cheveu sur les documents, ou encore, un bout de papier entre deux feuilles. Ce bout de papier tombera sitôt qu'on déplacera les feuilles. Enfin, vous trouverez facilement.

– Et je vous préviendrai, Major, si j'ai du nouveau ?

– Oui, entre temps, nous ne resterons pas inactifs. Nous enquêterons sur Brigitte.

– Et si c'est une espionne, vous la ferez arrêter ?

– Non, oh ! non, Lartigues, ce serait trop

simple. Cette fille, si c'est une espionne, travaille pour quelqu'un d'autre.

– C'est certain.

– Il faudra la surveiller et pendant assez longtemps avant de savoir la vérité, de découvrir les coupables.

Et Lanthier demanda :

– Avez-vous déjà demandé à cette Brigitte de vous accompagner dans une réception officielle ?

– Oh non !

– Pourquoi ?

– Plusieurs savent que je suis marié, alors...

– Mais vous avez droit de vous faire accompagner d'une amie. Vous savez, vous n'empêcherez jamais les mauvaises langues de parler.

– Une seule fois, je lui en ai parlé.

– Et puis ?

– Elle aussi préférait que j'y aille seul.

– Ça ne me surprend aucunement.

– Pourquoi dites-vous ça ?

– Parce que souvent, ces filles n'en sont pas à leur première expérience du genre. En public, elles risquent de rencontrer un ex-ami.

– Mais, Major, pourquoi s'intéresser à moi ?
Après tout, je ne connais pas de secrets et...

Mais Lanthier l'arrêta.

– Un instant, Lartigues. Vous ne touchez jamais aux documents ultra-secrets ?

– Jamais, ou presque.

– Mais vous connaissez quelques-uns de ces documents. Vous savez où ils se trouvent. Si par exemple, vous étiez un espion ennemi, vous pourriez...

– Oui, mais moi je ne suis pas un espion ennemi, Major.

– Vous pourriez le devenir.

– Allons donc. Jamais, je ne trahirai mon pays.

– Même si cette Brigitte vous faisait chanter ?
Vous savez, ces espionnes sont souvent allées très loin. Quelques-uns se sont laissées

photographe ou filmer en pleine action avec leur partenaire. Alors, si ce dernier a un poste important, s'il est marié, il trahira. D'autant plus que souvent, on ne lui demande qu'une simple petite chose en échange d'un film ou quelque chose du genre. Et une fois que vous avez commencé à trahir, vous devez continuer, autrement on menace de vous dénoncer. On vous y promet que ce sera votre dernier travail, mais c'est un éternel recommencement.

– Comme ça, j'aurais pu tomber dans le piège facilement. Brigitte aurait pu faire prendre des photos.

– Oui, mais à leurs yeux, vous ne deviez pas encore être assez mûr. Faites comme je vous dis Lartigues et surtout conduisez Brigitte dans une réception. Nous verrons si elle connaît d'autres diplomates, d'autres employés.

– Bien, Major.

– Et je vous félicite. Vous avez bien fait de tout dire. Si tous les hommes faisaient comme vous, Lartigues...

– Et si ça tournait mal, Major, si Brigitte était réellement une espionne, si elle cherche à faire du scandale ? Elle pourrait raconter...

– Nous serons là pour vous couvrir, Lartigues. Nous dirons à tous que c'est vous qui nous avons demandé de flirter avec Brigitte.

– Je vous remercie.

*

Le chef du Service Secret canadien, avait fait convoquer à son bureau, l'agent IXE-13, l'espion playboy et son fidèle compagnon, le colosse marseillais, le Lieutenant Marius Lamouche.

Lanthier leur parla de l'histoire de Lartigues.

– J'avoue que ça sent mauvais.

– Vous croyez que cette fille est une espionne ?

– Bien possible. Il y en a toujours plusieurs qui tournent autour des employés des diverses ambassades.

IXE-13 sortit un calepin de sa poche.

– Son nom ?

– Brigitte Pellerin.

– Son âge ?

– Elle dit avoir vingt-deux ans, mais elle en a probablement vingt-cinq ou vingt-six.

– Sans doute, fit le Canadien. Vous avez une photo d'elle, Major ?

– Non, mais Lartigues m'a promis qu'il lui en demanderait une.

Lanthier put quand même donner une bonne description de la fille.

– Où travaille-t-elle, exactement ?

– Lartigues ne le sait pas. Elle est secrétaire, mais il n'en sait pas plus long. Elle travaillait au Québec, mais on l'a transférée ici. Elle a accepté car elle venait de perdre ses parents.

– Avec l'adresse, nous pourrons découvrir bien des choses.

– Soyez prudent, Thibault, il ne faut pas éveiller son attention.

– Ne craignez rien.

Au cours de l'après-midi, IXE-13 se présentait à l'appartement de la jolie Brigitte.

Elle était absente.

Alors, le Canadien sonna chez le concierge.

Notre héros portait des lunettes et il avait un air très timide. On aurait dit un étudiant.

Il parlait d'une voix douce.

– Je m'excuse de vous déranger, madame, mais j'aimerais obtenir certains renseignements.

– Des renseignements, sur quoi ?

– Sur une de vos locataires, une demoiselle Brigitte Pellerin, elle demeure bien ici ?

– Oui. A-t-elle fait quelque chose de mal ?

– Bien au contraire. Elle veut prendre une assurance-vie et de plus, elle a l'intention de s'acheter certaines choses à crédit, alors il nous faut nous renseigner.

Le Canadien sourit à la femme.

– J'espère que ça demeura entre nous.

– Comptez sur moi.

– Tout d’abord, il y a longtemps qu’elle habite ici ?

– Depuis six mois.

– Elle paie bien ?

– Très bien, jamais en retard.

– Vous n’avez pas à vous plaindre d’elle, je veux dire qu’elle n’est pas tapageuse, elle ne s’enivre pas ?

– Oh ! non, monsieur.

– Elle travaille, m’a-t-elle dit, mais je dois vérifier ses déclarations. Quel endroit ?

Elle donna le nom de la compagnie.

– C’est bien ça. Savez-vous si elle a toujours habité Ottawa, qu’elle habite cette ville. Elle ne doit pas avoir de dettes ailleurs.

– Je ne pourrais pas dire, mais ça fait sûrement un an ou deux

– Je vous remercie, madame, vous êtes très gentille. Si toutes les dames étaient comme vous, notre travail deviendrait un plaisir.

Et le Canadien sortit.

Il avait obtenu les renseignements désirés.

– Maintenant, ce sera à Marius de se mettre au travail. Moi, j’essaierai de la suivre lorsqu’elle quittera son bureau.

Il alla retrouver le Marseillais.

– Voici ce que tu vas faire, Marius. Premièrement, je veux que tu me désignes Brigitte et je veux également que tu obtiennes des renseignements sur elle.

– Mais de quelle façon, patron ?

– Écoute-moi bien.

*

Marius entra dans le bureau où travaillait la jolie Brigitte. Le colosse portait son chapeau sur le coin de la tête. Il avait également une petite carte, placée sur son chapeau et sur laquelle on pouvait lire : « Press » ce qui en français, voulait dire que Marius était journaliste.

Les employés le regardèrent avec un peu de surprise, puis un homme demanda :

– Vous désirez, monsieur ?

– Vous avez une demoiselle Brigitte Pellerin qui travaille ici ?

– Oui.

– Une personne nous a donné son nom pour un concours de personnalité organisé par notre journal. Ne dites pas que je viens la voir. Vous êtes le gérant, ou le chef de ce bureau ?

– Non, une seconde.

Bientôt, on fit passer Marius dans un bureau. Le patron le reçut avec plaisir.

– De quoi s’agit-il au juste ?

– Notre journal organise une sorte de concours de beauté, mais ça doit sortir de l’ordinaire. Nous ne voulons pas que les jeunes filles soient prévenues à l’avance. Nous prendrons même leurs photos à l’improviste et lorsque nous en aurons choisi dix, nous publierons un numéro spécial de notre journal. Nous citerons les qualités, les défauts des jeunes filles, nous

demandérons aux lecteurs de voter. Nous voulons des concurrentes dans tous les milieux, les secrétaires, les employées de bureau, les vendeuses, serveuses et enfin, les employés de manufacture.

– Mais avez-vous fait de la publicité ?

– Non, car autrement, nous serions inondés de lettres. Nous n'en avons parlé qu'à des amis, des connaissances et déjà, j'ai relevé les noms de plus de vingt jeunes filles. C'est un employé du gouvernement qui m'a dit de prendre des renseignements sur cette demoiselle Pellerin.

Alors, le patron déclara :

– Il a bien fait de vous parler d'elle. Elle est excessivement jolie et fort bien tournée.

– Je n'en doute pas, mais il n'y a pas que ça qui compte. C'est une bonne employée ?

– Oui, dans la moyenne, enfin, ni la meilleure, ni la plus mauvaise. Elle parle parfaitement les deux langues. Elle n'est pas timide, bonne sténo, bonne dactylo...

– Et les garçons ? Ils s'intéressent à elle ?

– Évidemment. Vous savez, j'étudie un peu le comportement de mes employées. Brigitte n'est pas une sainte nitouche, mais pas une courailleuse non plus. Elle a eu quelques aventures, je le sais, mais jamais avec quelqu'un du bureau, je ne le permettrais pas.

Marius esquissa un sourire.

– Même pas avec son patron ?

– Monsieur, vous posez des questions réellement indiscretes. Disons que je m'entends très bien avec elle, mais que... enfin, je ne suis jamais sorti avec elle, régulièrement. Vous êtes satisfait ?

– Mais oui.

– Attendez, je ne veux pas que vous publiez ça.

– Il n'en est pas question, nous ne parlons que de la jeune fille. A-t-elle toujours travaillé pour votre compagnie ?

– Non, ça ne fait que six mois.

– Et auparavant ?

– Elle travaillait dans la région du Québec, à Hull, je crois.

– Elle est fille ?

– Oui.

– Ses parents ?

– Elle a quitté ses parents depuis déjà plusieurs années. Ils demeurent dans le Québec. Son père a eu... enfin, a causé certains scandales, de la prison, je crois. En tout cas, Brigitte a réussi à faire changer son nom.

– Vous voulez dire que Pellerin n'est pas le sien ?

– C'est celui de sa mère.

– Ses parents vivent toujours ?

– Je le crois, mais elle en parle très rarement.

Marius le fit parler sur les défauts de Brigitte, puis, il lui demanda :

– Pouvez-vous la faire venir ? Dites que je fais un reportage sur votre bureau. Je vais la photographier, toute seule, mais elle ne le saura pas. J'ai une lentille qui me permet de la prendre

en gros plan, même si je suis loin.

Le patron sonna et fit appeler Brigitte.

Lorsque Marius la vit entrer, il dut admettre qu'elle était fort aguichante.

Brigitte portait une robe très austère, pas du tout décolletée. Mais la robe était en jersey et la moulait comme un gant.

– Brigitte, nous allons prendre quelques photos.

Et le patron lui expliqua que ce n'était qu'un reportage sur la compagnie.

Elle accepta et Marius se plaça dans un coin.

– Restez debout, mademoiselle. Ensuite, vous pourrez vous asseoir.

Chaque fois que Marius prenait une photo, il tirait immédiatement sur le film qu'il mettait de côté.

C'était un appareil « polaroid » et il pouvait avoir les photos immédiatement.

Lorsque Brigitte sortit, le colosse enleva le papier noir et mit sur la photo un liquide qui

l'empêchait de s'effacer.

– Tenez.

– Très jolie photo, fit le patron.

On voyait, sur une des photos, que la figure de Brigitte. Sur une autre, on la voyait jusqu'à la taille.

Marius avait pris la photo légèrement de profil, ce qui accentuait ses formes aguichantes.

Enfin, la troisième était de plein pied.

– Nous gardons le nom de mademoiselle en filière. Maintenant, pouvez-vous me recommander quelqu'un, une autre fille.

– Employée ici ?

– Non, si vous connaissez quelqu'un dans un autre bureau...

– Oui, j'en connais une, toute aussi jolie que Brigitte. Mais elle a un bon emploi ailleurs. Autrement, je l'aurais engagée.

Et il parla d'une autre fille.

Quelques minutes plus tard, le colosse sortait du bureau.

Aussitôt, Brigitte alla trouver sa patron.

– Pourquoi n'a-t-il pas pris d'autres photos ? Il aurait pu photographier les autres employées.

– Il n'a pris que des photos dans mon bureau, car le reportage sera sur moi. Il voulait me photographier avec la plus jolie des secrétaires, alors...

– C'est vous qui m'avez proposée ?

– Oui. Ça vaut bien une petite récompense, Brigitte.

– Je suis très occupée de ce temps-là.

– Je te recommande d'être très gentille avec moi. Tu sais que bientôt, vous aurez un bonus. C'est sur ma recommandation.

– J'ai un ami sérieux... enfin, je veux dire que...

– Tu songes à te marier ?

– Pas du tout, il l'est. Mais je ne veux pas le rendre jaloux. Mais je m'arrangerai pour vous accorder une soirée.

Le patron sourit :

– Seulement une soirée ?

– Vous savez fort bien ce que je veux dire, monsieur.

*

– Patron, cette fille est sûrement une espionne car elle a menti à Lartigues.

Le colosse résuma ses découvertes.

– Premièrement, elle n'a pas toujours travaillé pour cette compagnie. Son histoire disant qu'elle fut transférée ici est fausse.

– Ensuite ?

– Deuxièmement, elle n'est pas orpheline. Son père est probablement en prison et sa mère est vivante. Enfin, elle a pris le nom de famille de sa mère. Elle a dit que c'était à cause de son père, mais...

– Oui, elle a peut-être un passé douteux.

– Alors, qu'allez-vous faire, maintenant ?

– Je vais essayer de la connaître, Marius.

– Bonne mère, c'est vous qui prenez les tâches les plus intéressantes.

– Non, ne dis pas ça, je vais t'en confier une et très importante.

– Laquelle ?

– Tu vas devenir un vieux diplomate et très important. Un homme qui connaît les secrets. Je me charge de le laisser savoir à cette Brigitte.

Et comme dans deux jours, il devait y avoir une réception groupant plusieurs diplomates et les employés des ambassades, Marius et IXE-13 assisteraient à cette fête.

– En espérant que Lartigues y emmènera la jolie Brigitte.

– Comment allez-vous faire pour la connaître ?

– Je vais communiquer avec Lartigues, c'est lui qui me la présentera.

Et en effet, le même soir, Lartigues et Brigitte mangeaient ensemble dans un chic restaurant

lorsque le Canadien parut.

Lartigues le présenta comme un très bon ami.

Puis, on parla de la réception.

– Mademoiselle t’accompagnera ?

– Je ne sais vraiment pas si je vais y aller, monsieur, fit Brigitte.

– Mais pourquoi ?

– Mademoiselle n’est qu’une bonne amie, pas plus. Moi, je suis marié, fit Lartigues.

– Tout le monde sait ça.

– Justement, fit Brigitte et si on me voit avec Edmond... je veux dire, monsieur Lartigues, les mauvaises langues...

IXE-13 se mit à rire.

– Mais vous n’avez rien à craindre.

– Comment ça ?

– Nous connaissons tous Edmond, nous savons qu’il n’est pas un Don Juan et qu’il adore sa femme. Par exemple, si vous m’accompagniez, moi, ce ne serait pas la même chose. Mais ce bon

vieux Edmond n'a jamais eu de petite amie.

– Je le sais.

Mais Brigitte se retenait pour ne pas rire.

Et elle accepta d'accompagner le diplomate français à cette fameuse fête.

Marius évidemment y assistait.

Le colosse semblait avoir vieilli de plusieurs années. Il avait les cheveux tout blancs.

IXE-13, ce soir-là, s'intéressa beaucoup à Brigitte.

Pour ne pas éveiller les soupçons, elle acceptait de danser avec le Canadien, même de se tenir plus souvent avec lui qu'avec Lartigues.

– Vous voyez ce type aux cheveux blancs ?

– Oui, qui est-ce ?

– Un homme excessivement important. Il touche à tous les documents secrets. C'est un maître dans l'art de déchiffrer les codes secrets.

– C'est vrai ?

– Et de plus, il peut en montrer à bien des

jeunes.

– Que voulez-vous dire ?

– Je parle des femmes. Il les adore et on dit qu'en amour, même s'il est passablement âgé, il ne cède guère sa place.

Brigitte paraissait très intéressée.

Plusieurs hauts fonctionnaires, diplomates, etc... étaient accompagnés, quelques-uns de leurs épouses, d'autres d'amies.

IXE-13 remarqua, cependant, que Brigitte avait causé avec certaines jeunes filles.

– Curieux, elles semblent se connaître.

Le Canadien prit rapidement quelques notes.

Il vit en particulier, Brigitte causer avec une fille assez jolie, une grande blonde.

Et quelques instants plus tard, cette blonde se mettait à causer avec Marius.

Elle ne le quitta pratiquement plus de la soirée.

À un certain moment, Marius et IXE-13 se retrouvèrent côte à côte au bar.

L'espion playboy fit un signe au colosse.

– Retrouve-moi à la salle de toilette.

Le Canadien s'y dirigea le premier.

– Excusez-moi belle Gladys, fit le colosse à la blonde, je vous reviens. Vous êtes adorable.

Il alla trouver notre héros.

– Que se passe-t-il, patron ?

– Je crois avoir fait des découvertes assez sensationnelles, Marius.

– Vrai ?

– Il y a ici, plusieurs hauts placés qui sont accompagnés de jeunes filles.

– Je sais.

– Eh bien ! crois-le ou non, ces jeunes filles se connaissent pratiquement toutes entre elles.

– Hein ?

– Nous avons sûrement affaire à un réseau, Marius, le réseau des filles faciles, des filles perdues.

– Peuchère, elles travailleraient toutes sous la

même direction ?

– Je le crois. Comment s'appelle la blonde avec qui tu te tiens ?

– Gladys. Fait-elle partie du réseau ?

– Sûrement. Elle et Brigitte se connaissent parfaitement et si cette Gladys s'intéresse à toi, c'est que tu es supposé connaître bien des secrets.

– Des secrets sur quoi ?

– Sur les codes secrets, tu es expert.

– Alors, que dois-je faire au juste ?

– Il faut que tu te laisses charmer par cette jolie blonde.

– Bonne mère, c'est vrai patron ? Vous le voulez vraiment ?

– Elle te plaît ?

– Elle est assez jolie. Pas autant que la Brigitte, cependant. Je trouve Gladys un peu grande.

– Pour aller avec toi, c'est parfait.

– Et vous, vous gardez Brigitte ?

– Il n'en est pas question pour le moment, mais je m'occuperai de la surveiller. Nous avons maintenant deux pistes, il faut les suivre jusqu'à ce que ces pistes nous conduisent à la tête. Ce ne sera sûrement pas très facile.

IV

Marius en amour

IXE-13 avait fait son rapport à son chef, le Major Lanthier.

– Thibault, vous avez fait là une découverte très importante et nous aurions dû nous en méfier plus tôt. Ces filles font des rapports à leur chef et ce dernier engage d'autres filles qu'il lance à la tête des hommes importants.

– Exactement.

– Alors, vous avez un plan, Thibault ?

– Nous allons nous servir de Marius. Lartigues n'est pas un homme suffisamment important. Mais Marius pourrait avoir en sa possession des documents ultra-secrets. Glady cherchera sûrement à les lui voler. Il ne faudra pas la perdre de vue.

– Je vais préparer quelque chose, fit le Major.
Nous allons faire savoir que nous possédons des documents secrets mais qui sont écrits en code.

– Parfait, quant à moi, je vais mettre Marius au courant.

IXE-13 et son lieutenant ne se voyaient que très rarement. Ils devaient être d'une extrême prudence.

Marius avait quitté l'hôtel Royal et le Major l'avait installé dans un chic appartement.

Ce midi-là, IXE-13 et le colosse se retrouvèrent dans un restaurant.

Marius avait quitté son maquillage de vieux.

– Je suis sorti de la maison par la porte de secours. Personne ne m'a vu, patron.

– Parfait.

Et le Canadien expliqua son plan au colosse.

– Il faut que tu devienne passionnément amoureux de cette fille.

– Ce ne sera pas difficile, peuchère. Moi, je suis certain que vous vous trompez sur le compte

de Gladys.

– Comment ça ?

– Ce n'est pas une espionne. Ça fait déjà une semaine que je la surveille, que je vis presque avec elle et...

IXE-13 éclata :

– Ne me dis pas que tu es en train de tomber amoureux de cette fille.

– Mais non, patron, mais peuchère, si vous saviez...

– Mais oui, je sais, Gladys est assez jolie, bien tournée et elle sait s'y prendre pour satisfaire toutes tes passions et tes caprices. Mais c'est toi qui dois lui tendre un piège, pas elle. Si ça continue, elle saura te tirer des vers du nez et tu lui avoueras que tu es un agent secret.

– Bonne mère, me prenez-vous pour un imbécile ?

– Tu me fais peur, Marius. Tu succombes trop facilement aux femmes. Si tu joue mal ton rôle, tu peux faire échouer notre mission.

– Faites-moi confiance. Je vous promets de ne pas perdre la tête.

*

Gladys embrassa passionnément le colosse.

– Je t’adore, Henri. Si je ne t’avais pas, je ne sais ce que je deviendrais. Tu es l’homme de ma vie.

– Je n’ose le croire, bonne mère, nous n’avons pas du tout le même âge.

– Chéri, il faut que je te parle. Tu peux me rendre un service énorme, immense. Si tu le fais, je ne te quitterai plus jamais. Par contre, si tu refuses...

– Si je refuse ?

– Je devrai quitter le pays, retourner en Europe derrière le rideau de fer. Je t’ai dit que j’étais venue au monde en Pologne ?

– Oui.

– Eh bien ! mes parents sont toujours là,

prisonniers des Communistes.

Gladys sortit des lettres de son sac à main.

– Voici les preuves.

– Et alors ?

– Les Communistes se sont mis en communication avec moi, ils sont au courant de notre aventure.

– Hein ?

– Et ils m’ont demandé... je ne sais pas si je devrais t’en parler.

– Pas de travailler pour eux ?

Elle éclata en sanglots.

– Quand je songe à maman. Ils vont la tuer, c’est terrible. Si je ne leur obéis pas, ils vont tuer ma mère. Henri, sauve-moi.

– Mais qu’attends-tu de moi ?

Elle parla alors des supposés fameux documents secrets.

– Quoi ? Tu me demandes de trahir mon pays ? Jamais, Gladys, jamais.

– Dans ce cas, je dois partir, nous ne nous reverrons plus jamais. Il faut que j'aille retrouver mes parents. Mais si tu m'aimais comme je t'aime, Henri...

Elle embrassa passionnément Marius, se montra plus passionnée que jamais.

– Tu vois comme je t'aime. Tu refuses de m'aider et pourtant, il n'y a aucun risque.

– Aucun risque ? Allons donc. Si je sors les documents du bureau...

– Il ne s'agit pas de les avertir. Je vais te remettre un stylo, c'est un appareil photographique. Tu photographies les documents. Personne ne s'en rend compte. Jamais on ne saura que c'est toi qui les as photographiés.

– Il faut que je t'aime comme un vieux fou que je suis.

– Tu acceptes ?

– Je ne sais pas, je vais y songer.

Et le lendemain, après avoir causé avec le Canadien, Marius apprit à Gladys qu'il acceptait sa proposition.

– Mais il faut faire vite. Il faut que je les photographie demain.

– Entendu, demain, à l’heure du midi, nous nous rencontrerons et je te remettrai le stylo. C’est un jeu d’enfant, je te montrerai comment tu peux travailler avec cet appareil.

– Et je te le remettrai ce soir ?

– C’est ça.

Marius prévint le patron.

– Lorsqu’elle quittera mon appartement, ce soir, il ne faudra pas la perdre de vue.

– Ne crains rien, Marius. Le Major va même me donner de l’aide.

*

Le colosse marseillais avait photographié les faux documents.

Ce soir-là, comme tous les soirs, à cinq heures, il sortit de son bureau et monta dans sa voiture.

– À mon appartement, dit-il au chauffeur.

Mais soudain, à un coin de rue, une autre voiture heurta celle de Marius.

Le chauffeur dut donc se coller contre la chaussée.

De la voiture, trois hommes descendirent et on commença à discuter vertement avec le chauffeur du Marseillais.

– Bonne mère, ils ne vont pas se battre pour un simple petit accident.

Le colosse décida de descendre de voiture.

– Pourquoi les policiers ne viennent-ils pas ?

Et il se mit à discuter avec les trois hommes.

– C'est votre voiture qui a heurté la nôtre.

– Vous, le vieux, mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Et on commença à se poussailler.

Le colosse aurait aimé se battre, il aurait pu facilement envoyer ces hommes au pays des rêves.

Mais il devait jouer son jeu de personne âgée.

– Vous avez peur, le père ? Défendez-vous si vous êtes un homme. Mais je ne suis pas inquiet, vous n’êtes qu’un poltron, comme tous les Français.

– Bonne mère, toi, tu ne l’emporteras pas en paradis.

Marius déposa la serviette de cuir contre la voiture et la bataille s’engagea.

Mais les passants intervinrent rapidement. Des policiers accoururent et on les sépara.

Marius s’identifia.

– Vous devez tous venir au poste, fit un des policiers. Vous vous expliquerez avec le sergent.

– Je ne demande pas mieux, peuchère.

Le colosse se retourna pour prendre sa serviette de cuir. Et c’est à ce moment que le colosse se rendit compte que la serviette était disparue.

Et c’est dans cette serviette que se trouvait le fameux crayon que le colosse devait remettre à

Gladys.

Rapidement, il alla trouver un des policiers.

– Il faut que je fasse un appel, vite. C’est urgent.

– Mais qu’est-ce qui vous prend ?

– Service Secret, fit-il en montrant une carte. Peuchère, ces hommes sont sans doute des espions, ne les laissez pas s’échapper.

Marius se servit du téléphone qui se trouvait dans la voiture du policier.

Il appela à l’hôtel Royal, mais IXE-13 n’était pas là.

– Bonne mère, où peut-il être ?

Soudain, le colosse songea à l’automobile du Canadien.

Le Service Secret mettait à la disposition d’IXE-13, une automobile munie de nombreux « gadgets ». Et évidemment, le Canadien possédait le téléphone dans sa voiture.

Marius connaissait le numéro secret. Il le signala et poussa un soupir de soulagement

lorsqu'il entendit la voix du patron.

– Bonne mère ne me dites pas que c'est vous ?

– Qui veux-tu que ce soit !

– Patron, ils nous ont eus. Ils m'ont volé le stylo.

– Heureusement que je suis là, Marius. Je n'ai pas attendu ce soir, moi, et j'ai décidé de te suivre lorsque tu es parti du bureau.

– Hein ?

– Tu n'aurais jamais dû descendre de voiture. Tu as agi comme un enfant.

– Mais, la serviette ?

– Pendant que tu te battais avec les types, une jeune fille qui regardait la scène s'en est emparée. Une voiture l'attendait au coin de la rue.

– Peuchère !

– Ne crains rien, je n'ai pas perdu la voiture de vue. j'ai prévenu la police et le Major Lanthier, d'autres automobiles vont me donner un coup de main. On ne pourra se rendre compte, que nous les suivons.

– Mais, moi aussi, je voudrais participer à la fête.

– Ne fais pas l’idiot, il ne faut pas éveiller les soupçons. Va au poste de police et surtout, ne laisse pas s’enfuir les trois hommes qui ont causé l’accident. Excuse-moi, il faut que je communique avec les policiers.

*

– Capitaine Thibault, ici la voiture quarante-sept. L’automobile que nous avons prise en chasse vient de s’arrêter.

– À quel endroit ?

– Vous devez vous tromper, Capitaine. La voiture vient de s’arrêter devant la demeure d’un riche homme d’affaires de la région, monsieur Barney Blake.

– Aucune importance. Que toutes les voitures se dirigent vers cette maison, il faut la cerner.

Marius connaissait Barney Blake pour l’avoir

rencontré à deux ou trois reprises. C'était un ami personnel du Major Lanthier.

– Incroyable !

Les policiers cernèrent la maison, sans attirer l'attention. IXE-13 décida alors :

– Je vais entrer. Si dans quinze minutes, je ne suis pas sorti, allez-y, attaquez.

Le colosse sonna à la porte. Un domestique vint ouvrir.

– Je voudrais voir monsieur Blake, s'il-vous-plaît.

– Il est très occupé, fit le domestique.

– C'est urgent. J'ai un message pour lui de la part d'un de ses amis, le Major Lanthier.

– Un instant.

Quelques minutes plus tard, l'homme d'affaires recevait le Canadien dans son bureau.

– Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi, monsieur Blake, je suis le Capitaine Jean Thibault.

Le millionnaire lui tendit la main

Comment allez-vous, Thibault ? Je me souviens de vous, en effet.

– Monsieur Blake, je vais vous demander de bien vouloir m’accompagner.

– À quel endroit ?

– Je dois vous arrêter pour espionnage.

Le millionnaire se mit à rire.

– C’est une blague ?

– Pas du tout, monsieur Blake. Votre maison est cernée.

– Quoi ?

– Et je suis bien certain que nous trouverons chez vous, un certain stylo qu’on vient tout juste de vous apporter.

– Il y a sûrement erreur, Capitaine. Qui m’aurait apporté ce stylo ?

– Une jeune fille.

– Je vais sonner mon domestique.

Il vint pour glisser la main sous son pupitre. IXE-13 comprit le danger et fit feu.

Blessé au bras, Blake échappa le revolver qu'il venait de saisir.

Le coup de feu fut le signal de l'attaque pour les policiers. On arrêta tous ceux qui se trouvaient dans la maison.

Dans le sous-sol, on découvrit de nombreux documents et une liste contenant les noms des jeunes filles qui travaillaient pour Blake.

– Je me charge de Brigitte, fit notre héros. Que les policiers s'occupent des autres.

Le Canadien se rendit à l'appartement de la jolie Brigitte. Heureusement, elle était là. Depuis qu'IXE-13 s'occupait d'elle, Lartigues évitait de la voir.

– C'est vous ? C'est la première fois que vous venez me rendre visite, fit-elle, surprise.

– Je ne pouvais plus résister, Brigitte, vous me plaisez tellement.

– Si Edmond apprend que vous êtes venu ici...

IXE-13 poussa la porte.

– Il ne le saura jamais.

Et brusquement, il attira la jolie Brigitte dans ses bras. Elle chercha à se défendre, mais pas pour longtemps.

Bientôt, elle rendit avec passion le baiser d'IXE-13.

Et une demi-heure plus tard, Brigitte murmurait :

– Tu es un amoureux extraordinaire. Je ne verrai plus Edmond.

– Tu as raison, tu ne le reverras plus.

– Mais nous deux...

– Nous deux non plus, nous ne nous reverrons plus. Habille-toi, maintenant.

– Pourquoi, nous sortons ?

– Oui, j'ai une jolie surprise pour toi.

Et dix minutes plus tard, le Canadien la remettait entre les mains de la justice.

Brigitte était rouge de colère.

– Vous avez abusé de la situation. Je vais dire la vérité.

– Et qui croira-t-on ? Une fille qui trahit son pays ou bien moi ?

Et lorsque le Canadien retrouva son ami, le colosse marseillais, il lui conta ce qui était arrivé.

– Cette Brigitte était très aguichante. Toi, tu as eu tes bons moments avec ta Gladys. Chacun son tour.

Ne manquez pas de lire, le mois prochain, une autre aventure étrange de l'agent IXE-13, l'espion playboy.

Cet ouvrage est le 737^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.